

5. « Je le cherche... » (3.1-2; 5.6)

Cette pudeur trouve son rival dans deux poèmes ayant comme thème l'insomnie amoureuse de la bien-aimée ou sa recherche passionnée de son amour. Dans le premier poème (3.1-5), elle est sur son lit cherchant au long de la nuit celui qu'elle aime (3.1). Elle soupire : « Je cherche celui que j'aime, je le cherche mais je ne le trouve pas » (v. 1-2). Elle cherche et elle cherche, mais en vain. Elle a envie de faire entrer son amour dans la chambre où sa mère l'a conçue (3.4). La consommation, certes, c'est ce qu'elle veut. Mais elle sait que satisfaire ce désir, cet amour éveillé, doit attendre le juste moment (v. 5, cf. 2.7; 8.4), le jour du mariage (3.6-11).

Dans le second poème de la recherche sur la couche nocturne (5.2-8), elle dormait mais elle s'est éveillée, attendant son mari. Elle avait tout préparé. Elle est sans chemise de nuit et lavée (v. 3)⁸. Enfin, il arrive. Il fait des ouvertures mais, maintenant, pour elle ce n'est plus le moment (v. 3)⁹. Il n'est pourtant pas

7. [suite] Deux arguments sont avancés pour cette compréhension : 1) l'ordre ascendant de sa description du corps, des pieds à la tête, en passant par les cuisses (voir ci-dessus), le sexe, le ventre et les seins; 2) les poèmes d'amour du Proche-Orient ancien qui célèbrent la vulve humide comme une boisson enivrante pour le mâle. Cf. KEEL, *ibid.*, p. 250; D. LYS, *Le plus beau chant de la création*, LD 51, Paris, Cerf, 1968, p. 258; M. POPE, *The Song of Songs*, AB 7C, Garden City, Doubleday, 1977, p. 617-618; R.E. MURPHY, *The Song of Songs*, Hermeneia, Minneapolis, Fortress Press, 1990, p. 182, 185. En revanche, la partie de la métaphore « coupe arrondie » peut se référer à la région ombilicale plutôt qu'à la zone pubienne. Dans certaines figurines des femmes nues du Proche-Orient ancien, le creux du nombril est en forme de coupe prononcée mais, parfois, cette coupe est si basse qu'elle semble être une figure du sexe.

8. Les remarques de l'épouse à son mari montrent combien elle était éveillée : « J'ai enlevé ma chemise de nuit... j'ai lavé mes pieds. » Le verbe *pāshat* signifie ici « déshabiller complètement » (Gn 37.23; Os 2.5; Ez 26.16) et l'habit enlevé est un sous-vêtement. « Laver les pieds » peut traduire, ici, comme en 2 S 11.8, 11, son intention de « se coucher avec son partenaire conjugal ». Sa réaction à ses ouvertures – « comment me la remettrais-je... comment les salirais-je ! » – montre, semble-t-il, qu'elle n'a plus l'intention de lui ouvrir. Selon Murphy, ce ne sont pas des remontrances, ni un refus, mais elle le taquine car, finalement, elle répond à sa sollicitation (*ibid.*, p. 170).

9. Son « frapper » (*dopék*), ce sont ses ouvertures. Il n'y a pas de porte et ce qui frappe, c'est sa voix (*kôl*, cf. 2.14), son empressément : « Ouvre-moi, ma sœur, ma compagne, ma colombe, ma parfaite... » (5.2).

découragé et il persiste¹⁰. Pleinement éveillée maintenant, elle commence à « ouvrir » à son chéri (v. 5-6), mais il n'est plus là. Elle « cherche », mais elle ne le trouve pas. Il n'est plus au rendez-vous (v. 6). Dans son ardeur amoureuse, elle se sent comme une fille des rues (v. 7, cf. 3.2). Frustrée, elle s'exclame : « Je suis malade d'amour ! » (5.8)

II. « Fort comme la mort est l'amour... une flamme du Seigneur » (8.6) : considérations pastorales de la sexualité

1. « Le jour de son mariage, le jour où il est dans la joie » (3.11)

Le poème qui, en termes métaphoriques de la jouissance des fruits d'un jardin, célèbre l'acte sexuel, la consommation du mariage, est au centre précis du Cantique (4.16-5.1). Cette couronne est le commentaire par excellence de l'ordre créationnel :

10. Son chéri met « sa main dans le trou » (prép. *min* « de l'extérieur à l'intérieur », *BDB*, 1018b) et son « ventre [à elle] s'en émeut » (v. 4). Selon Keel : « Il est finalement concevable que cette image fasse allusion à la raison de la visite nocturne. Dans l'A.T., comme en ougaritique, “main” est parfois utilisé comme euphémisme pour “phallus” (Es 57.8, 10; KTU 1.23,33-35). Le “trou” pourrait alors symboliser le vagin. Le geste exprimerait ainsi silencieusement le désir de l'amant. (...) en tout cas, les sens de la femme s'éveillent », *op. cit.*, p. 209; cf. M. POPE, *op. cit.*, p. 519; D. BERGANT, *The Song of Songs*, Berit Olam, D.W. COTTER (sous dir.), Colledgeville, Liturgical Press, 2001, p. 63; CARR, *op. cit.*, p. 134.

« Le mot traduit par “sens” [*mé'eh*, 5.4,14] désigne, littéralement, ce qui se situe dans le ventre, par exemple les entrailles (cf. 2 S 20.10), mais le plus souvent les organes sexuels internes de la femme (cf. Es 49.1; Ps 71.6; Rt 1.11; [Nb 5.22]) ou de l'homme (cf. Gn 15.4; 2 S 7.12; 16.11). Dans l'A.T., les processus psychiques ne sont jamais séparés du physique, mais toujours décrits comme des phénomènes survenant dans une partie déterminée du corps : “l'agitation” de ce qui est situé dans le ventre peut exprimer (...) “passion et ardeur” (Es 63.15) ». KEEL, *ibid.*, p. 209; cf. POPE, *ibid.*, p. 519; BERGANT, *ibid.*, p. 63; CARR, *ibid.*, p. 135; WOLFF, *op. cit.*, p. 62.

En 5.5, les « paumelles du verrou » (*kappôt hamman 'ûl*) pourraient avoir comme référent les « lèvres du vagin ». Les palmes ou les paumelles (*kappôt*) sont autour du « verrou » (*man 'ûl*) sur lesquelles coule la myrrhe liquide. Avant, sa « source » et son « jardin » étaient verrouillés (*n'ûl*, 4.12). La myrrhe liquide serait ainsi le lubrifiant féminin dû à l'excitation sexuelle. Dans le contexte, il veut qu'elle lui « ouvre » (v. 2) et elle veut lui « ouvrir » (v. 5-6). Pour l'usage du mot « palme » signifiant « organe génital », cf. Gn 33.26, 33; 46.26b; Dt 25.12 et l'étude de ces passages, Ct 5.5 y compris, voir L. ESLINGER, « The Case of the Immodest Lady Wrestler in Deuteronomy XXV 11-12 », *VT XXXI* 3, 1981, p. 269-281 (275-276).

« Ils deviendront une seule chair » (Gn 2.24); après quoi, le constat de l'état idyllique du premier couple dans le jardin d'Éden (signifiant « plaisir ») : « Tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, sans se faire mutuellement honte » (v. 25). Dans le Cantique, son jardin à elle est maintenant « son jardin » à lui (4.16-5.1). Il n'y a pas de fruits défendus (7.8-9)!

Le mariage, union scellée sur le lit conjugal, établit une alliance à vie entre un homme et une femme (Pr 2.16-17; Ml 2.14-15). Cette union est à la fois spirituelle et physique. Celle-ci est charnelle, car c'est le moment où les deux deviennent « une seule chair » (Gn 2.24; Mt 19.5; 1 Co 6.16; Ep 5.31). Elle est spirituelle car, comme le dit Jésus : « Ils ne sont plus deux; ils font un. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni » (Mt 19.6; Mc 10.7-8; cf. Ml 2.16; Rm 7.2).

Le mariage est le reflet de l'amour de Dieu pour son peuple et de Christ pour l'Église. Cet amour divin est dépeint en termes de mariage. Dieu ou le Christ, c'est le Mari, l'Époux. Le peuple ou l'Église, c'est la Mariée, l'Épouse. Ce rapport, scellé par une alliance, est présenté en termes de mariage, y compris sa consommation (Os 2.8-22; Jr 2.2; Ez 16.8; Ep 5.25; Ap 19.7-8; 21.9).

Au cœur de cette alliance est l'amour. L'amour passionné est dépeint dans le Cantique comme « la chaleur d'une flamme », « la foudre de Yah [forme abrégée de Yahveh] ». Le véritable amour dont il est question est un engagement à vie : « Fort comme la mort est l'amour. » Il est mutuel et exclusif : « Indomptable comme Shéol est sa passion. » Quoi qu'il arrive, « les grandes eaux ne pourraient éteindre l'amour et les fleuves ne le submergeraient pas ». Sa valeur est inestimable et « si quelqu'un donnait tout l'avoir de sa maison en échange de l'amour, on ne ferait que le mépriser » (8.6-7).

C'est l'amour qui régit la sexualité et la sexualité nourrit l'amour. La sexualité est le domaine de la vie par excellence, de la réciprocité, de l'appartenance mutuelle et de l'amour sans réserve. Le désir s'étend à l'autre et le plaisir vient de l'autre. On se donne, corps et âme, l'un à l'autre. Les deux font un.